

Les Grands Dossiers du Montmartre

Québec
12 mars 2008

Eucharistie et engagement social

André Beauchamp
Théologien et environnementaliste

abeauchamp@cjf.qc.ca

SALUTATION

Permettez-moi de vous saluer cordialement dans le Seigneur et de vous remercier de votre présence.

Merci aux responsables de m'avoir invité à prendre la parole sur un thème qui fait écho au 49^e Congrès eucharistique international qui doit avoir lieu ici même à Québec du 15 au 22 juin 2008. On me demande la partie difficile et probablement la plus controversée de la question eucharistique, celle de la relation entre l'eucharistie et l'engagement social.

1. PROBLÉMATIQUE : LES CAUSES D'UN DÉCROCHAGE

Nous savons bien qu'idéalement il doit, il devrait y avoir un lien étroit entre eucharistie et engagement social. Si l'eucharistie est le centre et le sommet de la vie chrétienne, si la substance même de la vie chrétienne est l'amour, il faut bien qu'il y ait un lien de l'un à l'autre. Mais comment faire ce lien? Comment passer de l'amour de Dieu au service des autres par l'engagement social? Spontanément nous préférierions simplement l'aumône et la bienfaisance. Comment faire pour que l'eucharistie soit au cœur de nos engagements, même les plus temporels, les plus politiques, les plus séculiers? Comment faire pour que l'engagement soit au cœur de l'eucharistie elle-même?

Ces questions ne sont pas nouvelles au Québec. Nous nous les posons depuis plus de quarante ans, voire même depuis les années 50 (en 1949 on a quêté dans les églises pour les mineurs d'Asbestos) et explicitement depuis la révolution tranquille dont on peut dater l'acte de naissance avec la mort de Maurice Duplessis en septembre 1959. Car avec la révolution tranquille la pratique dominicale s'est écroulée

Parmi les nombreuses causes qui peuvent expliquer le décrochage massif des fidèles catholiques à l'égard de la pratique dominicale à partir des années soixante, trois me paraissent majeures : la compréhension de la sexualité, l'émergence d'une gauche militante sécularisée, les changements impulsés par le Concile.

En 1960, la question reprise à l'infini était celle de la régulation des naissances (on disait l'empêchement de famille). Au-delà de la pilule et des moyens de contraception, ce qui était en jeu c'était la compréhension globale de la sexualité et par derrière elle celle du féminisme. Pour la première fois, la femme pouvait contrôler sa propre fécondité et modifier profondément son rapport à la société. Il faut bien dire que l'Église officielle semble n'avoir rien compris de cela. Ou si elle a compris, elle a feint de ne pas avoir entendu la question. Paul VI malgré un avis contraire d'une commission d'experts a opté pour la ligne dure dans *Humanae Vitae* en 1968. Jean-Paul II a tenu farouchement les mêmes propos y revenant sans cesse. Il nous en reste toujours l'épine au pied des divorcés remariés qui voudraient se réconcilier et qu'on invite à l'eucharistie tout en leur interdisant de communier. Quel est celui d'entre nous qui dit à un de ses amis : je t'en prie viens souper, mais je t'interdis de manger. Il nous reste aussi le blocage de l'accès des femmes à l'ordination comme si la femme n'était pas image de Dieu.

La deuxième cause a été l'émergence d'une gauche militante souvent inspirée par l'analyse marxiste. Progressivement, ces gens-là souvent très probes à l'origine de l'Action catholique et fort engagés socialement se sont sentis étrangers au discours et au langage de l'assemblée dominicale. Ils se sont sentis rejetés, oubliés, peu soutenus et ils sont partis l'un après l'autre. J'ai beaucoup travaillé dans les années soixante-dix sur la pertinence sociale de la foi dans le contexte du projet Chantier. Il s'agissait d'un projet d'éducation de la foi des adultes, axé sur le travail de groupe et sur l'action concrète. On parlait de projet de type multimédia incluant écrits divers, télévision, radio. Les thèmes retenus se

situaient dans l'axe de l'engagement : libération, conflit, travail, consommation dans le prolongement du rapport Dumont. Le projet n'a pas duré assez longtemps pour porter tous ses fruits. Nous n'avons pas pu colmater la brèche. Avec la montée du nationalisme politique et l'idée d'indépendance, le nationalisme canadien-français et catholique s'est sécularisé et est devenu québécois et laïc. Le couple langue et foi s'est dissocié et il n'a plus été nécessaire d'être catholique pour être québécois.

La troisième cause a été, je pense, la réforme liturgique de Vatican II. Cette réforme s'imposait depuis longtemps mais elle a été perçue comme catapultée d'en haut. Le clergé n'avait pas la culture liturgique nécessaire pour comprendre la réforme. Malgré les efforts considérables, beaucoup de gens ont eu l'impression qu'on leur changeait la religion et que l'immuable d'hier était tout à coup devenu désuet. L'erreur ici n'est pas celle de Vatican II car une liturgie vivante est capable d'évoluer et de s'adapter. Elle est dans la représentation antérieure qui absolutisait la Liturgie de Pie V au mépris d'une compréhension plus profonde de l'inculturation. Le fixisme de l'après Concile de Trente avait finalement fait de la liturgie un rite figé qui a accusé son âge brutalement au moment où il était trop tard. Cet héritage n'avait connu ni ce que l'on a appelé Les Lumières, ni la révolution française, ni la révolution industrielle, ni l'explosion des communications, ni moins encore l'ère informatique dans laquelle nous sommes. Nous avons vécu dans un musée. Il était difficile de se retrouver d'un coup en ville et dans le métro.

2. LE LIEN ENTRE EUCHARISTIE ET ENGAGEMENT SOCIAL

Comme je l'ai évoqué plus haut, le lien entre l'eucharistie et l'engagement va de soi. Le thème même du Congrès eucharistique s'intitule : *Don de Dieu pour la vie du monde*. L'eucharistie n'est pas tournée seulement vers Dieu. L'amour de Dieu est inséparable de service d'autrui. C'est l'essence

même de la foi chrétienne. Mais le passage à l'engagement social et donc à la transformation de la société reste difficile.

J'aimerais approfondir cette question sous trois aspects : la critique du ritualisme par Jésus, le dernier repas selon Jean, l'amour fraternel et l'amour universel.

Le contexte global des évangiles laisse entendre que Jésus était un pratiquant. Ses parents le présentent au temple. À douze ans, il monte à Jérusalem. Il est dans la mouvance de Jean Baptiste. Luc signale qu'il enseigne dans les synagogues, notamment à Nazareth et à Capharnaüm. Il fréquente donc l'office du sabbat. Les récits de multiplication des pains sont une allusion à la fête des Tentes. Jean rapporte trois montées à Jérusalem pour la fête de Pâques, ce qui illustre le souci de Jésus de s'associer à cette fête. Enfin, Jésus célèbre son dernier repas en forme de repas pascal et donne ainsi à sa mort prochaine une dimension sacrificielle. Jésus est donc un bon pratiquant même s'il n'était ni lévite, ni prêtre, ni docteur de la Loi. Doit-on dire simple laïc? Mais Jésus est aussi un critique corrosif du ritualisme, d'une pratique religieuse coupée d'un engagement concret à l'égard des gens. Ainsi formellement et plusieurs fois, il défie l'interdiction du travail du sabbat pour opérer des guérisons. Il insiste sur la vérité du coeur, critique la prière du pharisien et fait écho à la tradition prophétique : « je veux la miséricorde et non les sacrifices » (cf. Lc 9, 13). Sur ce point, Jésus est implacable. Son éthique est celle du service et de l'amour de tous surtout des pauvres et des pécheurs bien avant le respect du rite ou même de la Loi. Le sabbat est pour l'homme et non l'homme pour le sabbat.

Les évangiles synoptiques Matthieu, Marc et Luc ont tous un récit du dernier repas, repas où la tradition reconnaît l'eucharistie et l'obligation de faire mémoire de Jésus. L'évangile de Jean n'a pas ce récit, ce qui est très surprenant puisque Jean écrit vraisemblablement après les synoptiques. Il remplace le récit de la Cène par le lavement des pieds. On pense que deux raisons expliquent ce choix. D'une

part, Jean a déjà inséré dans son évangile un long discours sur le pain de vie (chapitre 6) où les allusions eucharistiques sont manifestes. Il n'a donc pas à raconter à nouveau la Cène. Les synoptiques l'on fait. Mais pourquoi alors le lavement des pieds? On pense ici que Jean réagit contre une déviation de certaines Églises, dans le sens d'un certain docétisme. Ces gens insistaient trop sur le rite et négligeaient la vie fraternelle. De manière détournée, Jean insiste sur la nouveauté du commandement de l'amour et sur la nécessité voire l'urgence de le mettre en oeuvre.

L'amour dont on parle ici est-il l'équivalent de ce nous appelons l'engagement social?

Vraisemblablement pas. L'amour que Jean évoque est typiquement l'amour fraternel, l'amour des frères et des sœurs au sein de la communauté. Ce n'est pas de la philanthropie ni de la militance politique. C'est un amour qui est communion à la vie même de Dieu, un amour théologique, un amour au sein duquel on fait en quelque sorte l'expérience de Dieu lui-même. La première lettre de Jean est très explicite. Foi et charité vont ensemble :

Or, voici son commandement : croire au nom de son Fils Jésus Christ
et nous aimer les uns les autres comme il nous en a donné le
commandement. (1J 3, 23)

Celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, ne saurait aimer le Dieu qu'il
ne voit pas (1J.4, 20)

Cette parole est d'une force extraordinaire. On peut toujours se tromper sur notre amour de Dieu, faire des trips extraordinaires. Comme on ne voit pas Dieu, on ne sait jamais si notre amour est rêve ou réalité. Il faut donc passer aussi le test de la rencontre d'autrui.

Cet amour du frère ou de la sœur proches dans la communauté est-il la seule mesure de notre rapport à Dieu? Si on s'en tenait à Jean, on pourrait le penser. Dans la société d'aujourd'hui nos rapports à nos

frères et sœurs dans la foi sont assez distendus. On se voit le dimanche si on va à la même messe. Nos appartenances sont morcelées et sectorialisées. L'amour que demande Jésus est-il l'amour des frères et sœurs proches seulement ou inclut-il les frères et sœurs lointains? Les deux paraboles du bon samaritain et du jugement dernier laissent entendre qu'une conception strictement intimiste et communautaire de l'amour est insuffisante. Le prochain est celui dont on veut se faire proche à travers les médiations qui s'imposent. Il y a donc certainement une porte ouverte pour une action et un engagement plus larges, à portée plus longue : engagement social, engagement politique, sur le local, le national et l'international. Toutefois, plus les médiations sont longues, plus il y a risque de s'illusionner sur l'amour car la sœur et le frère lointains sont un peu comme Dieu. À ne pas les voir on peut s'illusionner et confondre l'amour avec une passion purement idéologique. Comme dit le proverbe: j'aime l'humanité. C'est mon prochain que je ne puis sentir. L'évocation et la mise en route vers le prochain lointain dans la liturgie représentent donc un défi de taille.

3 – LES MOMENTS D'INSCRIPTION DE L'ENGAGEMENT SOCIAL DANS L'EUCARISTIE

Supposons donc que pour être vraie et authentique, la liturgie doit avoir prise sur la vie, que l'amour et l'expérience de Dieu actualisés par le rite doivent aussi soutenir l'amour et le service des autres, proches ou lointains, les frères et sœurs dans la communauté, les frères et sœurs en humanité.

Comment ces autres-là, sont-ils invoqués dans la célébration? J'indique quelques pistes

- Avant que la messe ne commence, l'animateur peut inviter chacun, chacune à saluer son prochain. Cela crée déjà une ambiance fraternelle. Ici le frère et la sœur proches sont convoqués.
- À la salutation, le célébrant peut évoquer certains événements qui ont

bouleversé positivement ou négativement la vie locale, nationale ou internationale.

- À la prière pénitentielle, sans faire virer l'exercice en examen de conscience, on peut alerter la conscience des fidèles sur des aspects de la responsabilité sociale.
- La prière universelle est le lieu par excellence pour évoquer devant Dieu les pauvres, les exilés, les migrants, les personnes seules, etc. La prière doit précisément être universelle donc ouverte à la diversité sociale et géographique.
- L'homélie est le moment par excellence de l'éveil et de la formation de la conscience sociale des gens. Il faut toujours faire un effort pour dépasser l'horizon de la morale domestique. À ce propos les parénèses de Paul, très imprégnées de la morale stoïcienne, ne dépassent pas beaucoup ce cadre. De toute manière, Paul ne s'intéresse pas aux changements structurels dans la société car il vit dans l'immanence de la parousie. Ici le témoignage de gens engagés (militants, jeunes préparant un stage, missionnaires de passage) est très important.. Si possible, donner des informations précises, indiquer des sites Web, favoriser des contacts.
- L'offertoire qui évoque les fruits de la terre et le travail des humains peut aussi faire écho à des questions plus larges.
- Les prières eucharistiques sont assez hermétiques sur cette dimension. Le mémorial des vivants peut donner lieu à un signalement : le peuple racheté, les enfants dispersés, etc.
- Le baiser de paix est orienté vers les proches de la communauté réunie.
- Le rite d'envoi devrait être un rite de mission, une invitation à rendre

l'espérance active et efficace en notre monde.

- Signalons enfin que dans le *Prions en Église*, l'objectif-vie propose toujours quelques pistes d'action.

Il faudrait aussi parler de la décoration du lieu de culte, comment on peut évoquer les défis du monde actuel par des photos, des cartes, des objets. Le champ est illimité.

4 – THÈMES PRIORITAIRES

De quoi devrait-on parler? Qu'est-ce qu'il faut évoquer pour incarner la charité ici-bas de façon réaliste et concrète? L'attention aux personnes, aux situations concrètes est toujours préférable à des évocations trop globales. Mais il faut pouvoir nommer parfois les causes structurelles sous-jacentes aux situations.

Dans un billet récent de *Prions en Église* (6 janvier 2008), j'ai évoqué quatre thèmes qui m'ont valu quelques remarques. J'en ajoute un cinquième, ce qui donne :

l'environnement

l'équité entre les nations

l'égalité de la femme

la démocratie

la science et la technique

Chaque thème à lui seul demanderait une conférence. Je donne tout de même un peu d'explications.

La crise de l'environnement est une crise qui se rattache au développement insensé de l'espèce humaine. Capable de dominer la nature et d'aménager la Terre à ses fins, l'être humain a oublié qu'il avait pour mission d'être image et ressemblance de Dieu. Il se prend pour Dieu et prétend dominer la Terre sans autre référence que lui-même. Cela nous mène à une catastrophe totale où la survie de l'être humain lui-même se trouve compromise dans la mesure où nous demeurons des êtres biologiques ayant besoin d'eau, d'air, de nourriture, d'espaces, de contacts vivifiants avec le milieu écologique. De toute urgence, il nous faut un nouveau regard sur la création, reconstruire le sens de notre appartenance au sein de la communauté créationnelle. Or ce thème est d'une richesse symbolique inouïe. Il faut le réintroduire dans la prière eucharistique elle-même et évoquer de diverses manières les éléments de l'environnement : l'eau, la terre, l'air, le feu, les plantes, les animaux. Il faut redire la louange cosmique, cesser de parler seulement de nous-mêmes comme si nous devions être le centre de tout.

À ce thème de l'environnement il faut joindre un sous thème éthique crucial : celui de la lutte à la consommation car actuellement nous vivons une course effrénée à la consommation. C'est une course folle ici même. Mais la spirale consumériste fait tache d'huile ailleurs. Notre mode de vie est attractif et se répand en sorte que les riches des pays en émergence prennent de plus en plus nos standards de luxe et de gaspillage. Dans ce contexte, le thème de la simplicité volontaire est très porteur. Il faut dépasser la culture productiviste qui est la nôtre.

La question de l'équité entre les individus et les nations est depuis toujours un thème central de l'expérience religieuse. C'est le cri des pauvres, des veuves, des orphelins, de ceux et celles auxquels le juge inique ne veut pas rendre justice et qui crient vers le ciel. C'est la protestation prophétique. Or, aujourd'hui, avec la mondialisation et l'échec du bloc communiste nous assistons à une victoire absolue du capitalisme sauvage. C'est la course planétaire à l'enrichissement, qu'on soit russe, américain, chinois, allemand, n'a plus d'importance. On rentre dans un système apatride où seul le

profit fait loi sans tenir aucun compte des sociétés impactées. C'est la revanche du riche, la guerre de quelques-uns contre tous. Or ce désordre mène directement au terrorisme d'une part, à des tensions et des révoltes sans fin d'autre part. Monsieur Bush est convaincu que l'augmentation des armements et des contrôles est la solution. C'est une aberration. Notre Église a-t-elle une parole pour oser protester contre cette folie? Quand nous célébrons la Cène du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne, quelle parole et quels gestes prophétiques posons-nous pour qu'il en reste trace e notre monde.

Faut-il que je m'attarde longuement sur la question féminine? La femme est l'égale de l'homme, son alter ego, ou comme dit Béart son vice et versa. La position de l'Église sur la femme est indéfendable. Par exemple le récit de la Genèse sur la création d'Adam et Ève ne vise pas d'abord la soumission de la femme à l'homme mais son égalité. C'est l'os de mes os, la chair de ma chair. Face à des cultures qui voyaient en la femme un sous-humain, le texte affirme la pleine identité humaine de la femme. Elle est le double et le miroir, celle par laquelle l'être humain se découvre homme et femme. Faire de cette différence une sujétion, interdire à la femme sa capacité de symboliser le Christ ressuscité c'est à mon avis rester captif de schémas ancestraux qui ne correspondent pas à nos connaissances actuelles sur la biologie humaine.

La requête démocratique postule une critique du système ecclésial que nous connaissons. La démocratie n'est pas un jardin de roses et les régimes démocratiques connaissent actuellement de joyeux ratés. Il suffit de regarder les États-Unis qui ont été le berceau de la démocratie moderne et qui n'arrivent même pas à contrôler le financement des partis. Pire encore, les États-Unis font la guerre pour imposer la démocratie à des régions qui n'en sont pas dotés. Je dis simplement que le système ecclésial est un système vétuste, peu ouvert à la discussion publique et à la circulation de l'information. C'est un système très centralisé de type autoritaire et contrôlant. L'après concile a donné libre cours à une bureaucratie tatillonne. Depuis les 25 dernières années de ma vie, j'ai présidé un bon nombre de

débats publics, d'enquêtes, de commissions publiques qui ont permis de débattre de choses en profondeur. L'Église a peur du débat démocratique avec la conviction jamais avouée que le peuple a tort et que seule l'autorité a raison. Or, notre expérience politique est en sens inverse. D'où un conflit de culture insoluble. Il ne suffit pas que l'évêque soit un bon gars. C'est pire s'il ne l'est pas. Quand la mère des fils de Zébédée demande que ces fils aient une place d'honneur dans le Royaume, Jésus observe que les grands de ce monde font sentir leur pouvoir mais qu'au sein de la communauté il ne doit pas en être ainsi (Mt 20, 20-28). La parabole s'est inversée. Nos dirigeants doivent se faire réélire tous les quatre ans. Une opposition les talonne constamment. Ils sont surveillés par un vérificateur général. Dans certains secteurs comme en environnement, le public doit être consulté avant la prise de décision. Les chefs des peuples ne commandent plus en maîtres.

On s'ennuie de Jean XXIII qui parlait d'ouvrir des fenêtres et de laisser entrer le souffle de l'Esprit. On s'ennuie du sourire trop bref de Jean-Paul premier. On m'objectera que l'Église n'est pas une démocratie, que le salut est un don reçu d'en-haut et qu'il faut symboliser cette présence du Christ-Tête comme sauveur de son Église. Et tout de suite après, on s'engouffre dans la symbolique du couple et des épousailles où le Christ est l'époux et l'Église épouse. Ces symboliques sont riches et parlantes. Mais on ne peut pas déduire de la symbolique du Christ-Tête un système régalien et autoritaire. Le système ecclésial à mon sens ne doit être ni démocratique ni despotique. Il doit être fraternel et communionnel, ouvert à la sagesse d'en bas tout autant qu'à la sagesse d'en haut. Il faut penser à un système holistique et cybernétique axé sur l'accueil de la grâce.

Enfin, juste un mot sur la science et la technologie. Il faut faire avec la science de notre temps, la meilleure science si possible. Il faut établir un dialogue humble, constructif, basé sur l'écoute et la patience. Je pense à des questions très complexes comme l'homosexualité, le début et la fin de la vie. Les connaissances sur la biologie et l'éthologie ont énormément évolué et on dirait que nous en

sommes restés à une éthique de la nature chosifiée. Même chose en certains milieux sur l'astro-physique, le Big-Bang et la représentation de la création. Je suis personnellement très critique face à la technologie, à l'instrumentalisation du corps, à la question des OGM, aux interventions sur le code génétique. J'ai peur d'une science et d'une technique dopées par leurs succès et désireuses d'aller au plus vite sans prendre le temps de faire les vérifications qui s'imposent. La course au profit l'emporte sur la prudence. J'attends sur ce point de mon Église une parole de sagesse et d'humanité mais cela n'est possible que si mon Église s'est montrée crédible sur les quatre questions préalables (l'environnement, l'équité, la femme, la démocratie) et que si elle accepte le risque de la science.

La crédibilité de mon Église est au plus bas. Ce n'est pas nécessairement toujours et uniquement la faute des autres. Ce n'est pas que la faute de nos dirigeants. C'est sans doute aussi la nôtre, à cause de notre médiocrité, de notre réticence à faire communauté, de notre peur de nous investir à fond dans le combat pour la justice et l'équité. Il faut parfois nommer l'innommable. C'est ce que Léon XIII a fait en 1891. Tout au long du XX^e siècle, les papes ont proposé aux fidèles une pensée sociale robuste mais cette pensée n'a comme jamais traversé tout à fait l'étoffe ecclésiale. On dirait qu'il y a une résistance sourde à ces questions là. Étonnamment par ailleurs, depuis la chute de l'URSS et l'échec du communisme on dirait que la source de la pensée sociale s'est tarie. Avons-nous sombré à ce point dans le capitalisme béat? Nous sommes-nous repliés sur des problèmes internes seulement?

Puisse le 49^e congrès eucharistique parler d'eucharistie et de justice, d'environnement, de mondialisation, de question féminine, de démocratie, de science. Puisse-t-il affirmer que l'eucharistie est pour le salut du monde. Qu'il soit un appui à ceux et celles qui veulent secouer les chaînes, entrer dans la lumière et la liberté et prendre parti pour les pauvres de la planète, ceux et celles d'ici, ceux et celles d'ailleurs.

J'espère avoir contribué à la clarification et au progrès de ce débat. J'ai osé parler avec franchise et appeler un chat un chat. À mon sens, notre santé eucharistique n'en exige pas moins.